

Préface

HILAIRE MULTON

Le Musée « gallo-romain », aujourd'hui Musée d'archéologie nationale, créé par décret impérial le 8 mars 1862 est un objet singulier. Selon les termes mêmes de la Commission consultative accompagnant sa création, il a pour mission de déployer l'histoire de la nation à partir des « archives du sol », c'est-à-dire les vestiges et traces matérielles mis au jour par les archéologues en cette période de plein développement de l'archéologie en tant que discipline scientifique. L'atelier de restauration des collections est pour ainsi dire consubstantiel de la naissance de l'institution. Alors qu'Alexandre Bertrand est nommé peu avant l'inauguration des huit premières salles en 1867, il s'entoure d'une équipe dont le responsable de l'atelier, Abel Maître, n'est pas l'un des moins importants. Moulant, copiant, diffusant largement les collections archéologiques, ce dernier va accompagner le déploiement de relations scientifiques entre musées européens et de coopérations fructueuses. Avec le musée romain-germanique de Mayence, avec le *museo nazionale preistorico etnografico* fondé par Luigi Pigorini à Rome, avec les musées scandinaves, les premières années d'existence de l'institution sont marquées par d'intenses échanges, rythmées par des missions, des correspondances et des congrès internationaux auxquels participent les conservateurs et à leur côté Abel Maître.

Cette mission a pour ainsi dire les cartes d'une Europe savante, de l'expertise archéologique dans des années marquées par l'émergence de jeunes Etats et par la construction des identités nationales, de l'Italie de la monarchie libérale à l'Allemagne des Hohenzollern. A l'écart de ces mythologies nationales, les archéologues de terrain, les restaurateurs entretiennent une riche correspondance scientifique, véritable matrice de la discipline, et se retrouvent régulièrement lors de voyages sur le terrain et de congrès d'anthropologie, à l'image de celui de Bologne en 1874.

Abel Maître, après lui Benoît-Claude Champion, ont perpétué cette tradition de l'atelier de moulages et de restauration au MAN, au plus près des besoins de l'institution en matière de conservation et de diffusion des collections. Le MAN peut ainsi se vanter de conserver une collection de quelque 6000 creux en plâtre, avec numéro d'inventaire, dessinant en creux une histoire des collections et de l'intérêt qu'elle suscite. Son récolement est en cours et souligne l'importance accordé par notre établissement, dès son origine, aux outils de médiation et de valorisation didactique au service du propos scientifique. Avec ses moulages d'antiques, avec ses meubles à volets dévoilant des planches d'épigraphie, avec ses maquettes, avec

ses reconstitutions – à l'image du légionnaire romain d'Auguste Bartholdi présenté dans l'exposition *D'Alésia à Rome* (2020) et restauré pour l'occasion – le musée des origines n'est pas un musée comme les autres. Musée de synthèse retraçant les grandes étapes de l'histoire des sociétés anciennes à partir des archives du sol, centre de recherches au service du savoir archéologique, il revêt une singularité dans le paysage des musées nationaux.

Cheffe de travaux d'art et responsable de l'atelier de restauration de 2008 à 2019, Clotilde Proust a porté d'ambitieux projets en lien avec le personnel chargé de la conservation des collections. Elle a également modernisé et professionnalisé le matériel permettant l'analyse et la restauration des collections, apportant son expertise à plusieurs opérations d'archéologie préventive, à l'image de la fouille de la nécropole mérovingienne de Noisy-le-Grand (Seine-Saint-Denis) ou du sanctuaire d'Ablis (Yvelines) datant du second âge du fer. Restauratrice spécialisée dans le traitement des objets en métal, coordonnatrice des campagnes d'analyse et de restauration d'objets entrant en collection, à l'image de la sépulture de la reine Arégonde, issue des fouilles engagées par Michel Fleury sur la nécropole mérovingienne de Saint-Denis, elle s'est également muée en historienne de la restauration des collections. Fruit d'un doctorat de 3^e cycle dirigé par Alain Schnapp, cet ouvrage révèle par son ample documentation, la richesse des ressources archivistiques conservées au MAN mais aussi une fine connaissance des enjeux scientifiques et épistémologiques de la restauration en archéologie. Dans la chaîne qui conduit de la fouille au musée, Clotilde Proust souligne l'importance des process permettant de consolider, conserver et parfois diffuser ces traces parfois ténues et fragiles de l'histoire des sociétés. Elle montre également combien le MAN a su être pionnier dans le dialogue entre scientifiques, dans la circulation des savoirs, dans l'expérimentation muséographique. Il manquait à notre établissement une histoire de ses ateliers, de leurs techniques, de leurs outils ; c'est désormais chose faite. Et l'ouvrage écrit par Clotilde Proust complète une vaste entreprise, au cœur de la politique scientifique du MAN, consistant à être un véritable laboratoire de l'archéologie et de ses techniques mais aussi un lieu de mémoire de l'archéologie française. Inscrite dans notre projet scientifique et culturel, cette dimension se déploie dans notre politique d'exposition (*D'Alésia à Rome, l'aventure archéologique de Napoléon III*), dans notre politique numérique (site numérique consacré à Jacques de Morgan dans la série « Portraits d'archéologues », collection), dans nos partenariats de recherche (projet collectif de recherche sur la Commission de topographie des Gaules, 1858-1879, soutenu par le Labex *Les Passés dans le présent*).

Par leur engagement et leur inlassable ingéniosité, par leur amour du geste, les mouleurs et restaurateurs qui se sont succédés dans les ateliers du MAN ont été des acteurs majeurs de la belle mission qui consiste à conserver et transmettre le patrimoine. Aux côtés des conservateurs du patrimoine, les restaurateurs – par ailleurs formés à l'INP et à l'université Paris 1 – ont une place majeure et cet ouvrage leur rend pour ainsi dire justice, en les inscrivant dans une histoire des musées,

du savoir et des techniques mais aussi dans une approche transnationale remise au cœur de l'actualité historiographique par le bel ouvrage de Krzysztof Pomian, *Le Musée, une histoire mondiale* (Gallimard, 2020). Le MAN ne serait rien sans l'épaisseur de sa longue histoire et sans les relations qu'il entretient, en France à travers le réseau *ArchéoMus*, mais aussi en Europe, avec les musées conservant des biens archéologiques. C'est la direction que j'ai souhaité imprimer, avec le soutien des équipes, lors de mon mandat à la tête de cette grande institution nationale (2012-2020).

Hilaire Multon
Conservateur général du Patrimoine
Directeur du Musée d'archéologie nationale –
Domaine national de Saint-Germain en Laye

Avant-propos

ALAIN SCHNAPP

Le livre de Clotilde Proust nous offre une étude monographique sur la création et le développement du laboratoire du musée des Antiquités nationales. Fondé sur les archives du musée et sur une excellente connaissance de l'histoire de l'archéologie européenne aux XIX^e et XX^e siècles, son travail constitue une importante contribution au développement de l'archéologie en France et à l'histoire de nos institutions muséales.

Le cas français est en effet un peu à part ; en Italie d'abord, en Grande-Bretagne, dans les Allemagnes et les pays scandinaves, l'archéologie du sol, l'étude des antiquités s'allient avec la curiosité nationale. Pour les premiers antiquaires du Pape, et Raphael en particulier, l'antiquité se confond avec l'histoire de Rome, et la connaissance du passé avec le monde gréco-romain. À leur suite, les antiquaires européens ont entrepris de collecter et de décrire toutes les antiquités romaines qu'il leur était possible d'observer. Mais que faire dans les zones où les vestiges romains étaient absents, où il n'y avait ni constructions, ni inscriptions, ni frappes monétaires attribuables à l'Empire ? On pouvait dans une certaine mesure les inventer : c'est ce que tenta au XVII^e siècle l'illustre architecte britannique Inigo Jones qui voyait dans la forme circulaire des mégalithes de Stonehenge une sorte de temple romain. Il s'agissait là d'une affirmation à peine moins audacieuse que celle des clercs médiévaux qui identifiaient les mégalithes à des géants pétrifiés, ou qui affirmaient avec conviction que les vases découverts dans les champs de Lusace étaient le produit spontané de l'action du soleil sur la surface d'un sol rendu meuble par les pluies diluviennes de printemps¹.

Plus subtile et plus féconde était la voie choisie par d'autres antiquaires d'au-delà du *limes* qui, dès le XV^e siècle, cherchaient à repérer dans le paysage les traces de populations antérieures au monde romain. Voilà la raison historique qui ouvrit, en Europe du Nord et en Angleterre, la voie à l'observation des antiquités locales d'un type jusque-là inconnu, comme les mégalithes, les tumuli ou les champs d'urnes. Ces recherches allaient permettre, de l'âge de Raison aux Lumières, la naissance d'une sorte de protohistoire de l'Europe dont les cabinets d'antiquaires étaient le reflet et qui se distinguaient des collections italiennes, françaises ou espagnoles.

1. Sur tout ceci je renvoie à : Alain Schnapp, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, 3^e édition, Paris, La Découverte 2020.

En France le Cabinet du Roi ne donnait qu'une place restreinte à ce que le comte de Caylus appellera à partir du III^e tome de son recueil « les antiquités gauloises ». Pour les Français et les Italiens, l'Antiquité, c'est d'abord et avant tout le monde classique, ce qui précède relève du « brouillard et du déluge ». On distingue mal la part de l'histoire qui n'est pas attestée par les textes et si, en bon chrétien, on lit la Bible, on a du mal à intégrer le récit du Déluge dans ce que Buffon appelle « les révolutions de la nature ».

Certes on s'est intéressé en France comme ailleurs à ces périodes reculées, mais l'attention qui leur est donnée est restreinte. Il n'en va pas de même dans les collections des pays nordiques, où les antiquités locales voisinent avec celles du monde classique, où la barrière entre les deux mondes n'est pas étanche. Caylus avait tenté de la transcender, mais n'avait pu porter son projet à conclusion, même si ses contacts, grâce à Trudaine, avec les ingénieurs des Ponts lui ont permis de jeter les linéaments d'une archéologie préventive et à s'intéresser aux mégalithes. En transformant le Louvre en Muséum², la Révolution aurait dû retrouver le chemin d'une approche globale des monuments et des objets de l'Antiquité, mais ce ne fut pas le cas. Le goût dominant pour l'architecture et la sculpture classiques, l'attrait de la culture italienne, l'expédition d'Égypte, allaient reléguer l'étude des antiquités, pour la première fois définies comme nationales, dans une sorte d'abandon institutionnel. Ce ne fut pas faute de combats ; le rapport de Legrand-d'Aussy à la Convention réclamait une politique des fouilles et le sauvetage des antiquités nationales. Aubin-Louis Millin de sa chaire au Cabinet des Médailles plaidait en ce sens mais les circonstances politiques ne favorisèrent pas leur action. Car une autre urgence s'imposa, celle du patrimoine médiéval et moderne menacé par la vente des biens nationaux. Ce fut le mérite immense d'Alexandre Lenoir de créer le musée des Monuments français, accueilli dans le couvent parisien des Petits Augustins, et qui revendiquait hautement son statut d'institution nationale. L'histoire en décida autrement puisque la Restauration entraîna la dissolution du musée, considéré comme un vestige de la période révolutionnaire.

Cette décision explique sans doute la raison pour laquelle il fallut attendre plus d'un demi-siècle pour que la France, bonne dernière en Europe, se dote d'un musée dédié à l'archéologie nationale. L'histoire est ironique cependant. Quand à Copenhague en 1821 et à Mayence en 1852 furent créés les musées d'Antiquités nationales, ils s'inspirèrent du souvenir du musée des Monuments français. La boucle fut bouclée lorsqu'Hortense Cornu suggéra à l'Empereur Napoléon III de consulter les directeurs de Copenhague et de Mayence pour créer le musée des Antiquités nationales à Saint-Germain. L'histoire du Musée est bien connue, mais celle du laboratoire créé en même temps n'avait jusqu'ici pas été l'objet de l'attention qu'il mérite.

Le travail de Clotilde Proust est doublement innovant, d'une part parce qu'elle considère l'histoire de l'institution dans son cadre européen et disciplinaire, de l'autre

2. Sur ceci je renvoie à la thèse à paraître de Rose-Marie Le Rouzic, *Le Louvre et l'espace français : formation des collections d'antiquités romaines et définition du champ de l'archéologie (1790-1848)*.

parce que son approche est celle d'une praticienne qui étudie les sources à partir de son expérience concrète de la restauration. Elle nous offre ainsi une tentative de sociologie culturelle de la pratique de la restauration et de la reproduction des objets et des monuments archéologiques. Car ces deux approches, restauration et reproduction, sont intimement liées, contrairement à ce qu'une histoire téléologique pourrait suggérer. Pour Alexandre Bertrand, le fondateur du musée, comme pour Abel Maître le créateur du laboratoire, les reproductions sont une part centrale de la politique scientifique du musée, elles permettent à la fois d'enrichir les collections de multiples *comparenda* et de diffuser dans un réseau d'institutions partenaires et auprès du public, les œuvres les plus significatives. Elles créent un mouvement d'échange des copies entre musées, qui est une des originalités majeures de la nouvelle institution.

La restauration est par conséquent une pratique co-extensive à celle de la reproduction : cette question centrale est parfaitement définie par l'auteure. La présentation du travail suit un plan efficace. Une première partie s'attaque à la situation de l'archéologie européenne au moment de la fondation du musée, et met en valeur l'œuvre de Napoléon III et du cercle de ses proches collaborateurs à la fois antiquaires, militaires et ingénieurs. Une seconde partie est consacrée à l'entreprise d'Abel Maître et à la mise en place d'une doctrine de restauration, qui est très en avance sur celle de l'époque dans les autres musées français. Une troisième est dédiée à la longue période de la direction de Benoît-Claude Champion, à un moment où le musée est soumis à une érosion de ses moyens et à une réduction de son rôle intellectuel et scientifique.

Sur tous ces aspects, l'ouvrage apporte des éléments nouveaux, qu'il s'agisse de l'étude des archives, de la définition épistémologique des techniques de restauration ou du travail de terrain. Tel qu'il est, il offre des points de vue nouveaux sur l'histoire d'un secteur bien négligé de la science archéologique, et la difficile collaboration entre disciplines humanistes et disciplines scientifiques. Le musée des Antiquités nationales a été un des outils du renouveau de l'archéologie et de la définition des champs d'une proto-histoire, si peu considérée en France durant la majeure partie du xx^e siècle. Le grand mérite du travail qui nous est présenté aujourd'hui est d'analyser les raisons du succès et de l'échec d'une institution qui avait vu se pencher sur son destin des hommes de la trempe d'A. Bertrand, G. de Mortillet, S. Reinach et H. Hubert. Les autres musées européens, hormis lors de leur période de fondation, n'ont pas tous connu des esprits de cette trempe, mais leur réussite institutionnelle a été évidente. En prenant à bras-le-corps l'histoire du laboratoire du musée, C. Proust nous invite à explorer des pratiques mal connues et à réfléchir à la situation ancillaire de la restauration dans l'activité et le développement des musées d'archéologie en France. C. Proust ne s'enferme pas dans sa spécialité, elle considère un vaste champ de recherche qui prend en compte autant l'histoire du musée que celle de la naissance de l'archéologie nationale, celle des techniques de conservation autant que de l'archéologie expérimentale. Ce livre marque une étape dans l'histoire complexe de la protection du patrimoine archéologique en France et de la naissance d'une archéologie des techniques.

Introduction

Comme le pétrole, notre patrimoine archéologique est une ressource limitée. Par définition, les vestiges que nous découvrons dans leur contexte d'enfouissement et que nous extrayons ne se renouvellent pas. La fouille se veut avant tout être un acte conservatoire : l'objectif est de relever et d'enregistrer de manière la plus exhaustive possible l'ensemble des informations scientifiques et patrimoniales susceptibles de nous éclairer sur les civilisations du passé. Témoignages parfois fugaces, pas toujours lisibles et tellement difficiles à interpréter, ils ne se conservent que dans leur matérialité. Une fois le temps de la fouille terminé, ne subsistent que la documentation de terrain et les vestiges. La poursuite de l'acte conservatoire est alors indispensable, afin de garantir la pérennité des informations. C'est à ce niveau que s'introduit le premier écueil, car la conservation matérielle de ce que l'on nomme les biens archéologiques mobiliers est une démarche complexe qui nécessite des compétences précises, or ces dernières font grandement défaut dans cette étape de la chaîne opératoire de l'archéologie. Il existe une profession entièrement dédiée à cette problématique : le métier de conservateur-restaurateur. Insuffisamment intégré dans les phases *in situ* et *ex situ*, son rôle et ses compétences sont en réalité mal connus, mal compris. C'est en partie dû à ses origines et à son histoire.

Cet ouvrage a pour ambition de raconter la naissance d'une profession que peu de gens connaissent réellement. C'est un métier au service du patrimoine et de la science archéologique ; habituellement appelé restaurateur, il s'intitule officiellement aujourd'hui professionnel de la conservation-restauration, dans le domaine bien spécifique de l'archéologie. Un groupe nominal qui est devenu, au fil du temps, de plus en plus long parce qu'il est très difficile de définir un métier qui sollicite autant de compétences diversifiées. Conservation et restauration fonctionnent ensemble, et particulièrement en archéologie. L'objet archéologique doit être préservé des altérations, mais il doit aussi être décrypté pour être compris, par des actions dites de restauration. C'est en effet une archive du sol, mais que l'on ne peut pas lire comme une écriture sur un papier ; c'est une archive en trois dimensions qui se lit de manière indirecte. Pour la comprendre, il faut agir dans la matière, il faut en extraire l'information par une action technique, tout en la préservant. La discipline de la conservation-restauration a ainsi émergé pour les besoins de la science archéologique, cependant elle est encore trop souvent considérée aujourd'hui comme une convenance, une action optionnelle. Or la conservation de l'objet archéologique au sortir de la fouille n'est pas une option, c'est au contraire une priorité, car c'est le prérequis pour garantir son étude scientifique et sa transmission patrimoniale.

L'archéologie à l'atelier est centré sur l'objet archéologique, qui, comme tout archéologue le sait, n'a de sens que replacé dans son contexte d'enfouissement. La fouille, l'organisation stratigraphique, l'ensemble des données de terrain sont d'une importance capitale – au même titre que les vestiges découverts – mais ne font pas l'objet de notre propos.

Cet ouvrage se veut militant, il fait la promotion d'un métier de l'archéologie qui n'est pas reconnu à sa juste valeur, alors qu'il en est l'un des piliers. Tous les matériaux constitutifs des vestiges du sol sont sensibles et présentent un état de dégradation avancé. Fragiles, ils ne révéleront leur potentiel que si les mesures de préservation adéquates sont mises en œuvre. Par définition, l'objet archéologique est enfoui. La matière qui le constitue a subi d'importantes transformations dans le sol et l'objet devient méconnaissable. La mise au jour du vestige est un choc pour la matière, c'est un changement radical de son écosystème. C'est alors qu'elle se dégrade, immédiatement, et quasi irrémédiablement. Et c'est pourtant cette matière qui est le socle même de la science archéologique, l'étude des civilisations du passé par le biais des vestiges matériels. Sans matière, pas d'archéologie. Matière dégradée, science modifiée, ou presque, car on peut faire appel au restaurateur pour remédier à la dégradation des objets et à la mise en évidence des preuves matérielles, des témoignages du passé. Plus il est sollicité en amont dans la chaîne opératoire, plus il peut agir pour éviter l'altération de l'objet. En sollicitant compétences techniques, connaissances chimiques, physiques, archéologiques, et un certain pragmatisme, le restaurateur répond à la demande, découvre d'infimes témoignages dans la matière, et... les offre à la science, sans en revendiquer l'invention. Les informations sont récupérées, interprétées, diffusées, et ce restaurateur, cet archéologue de la matière n'est pas même mentionné. Ne devrait-il pas se contenter de travailler pour la science et non pour la gloire? Oui mais tout de même, il n'est plus une petite main depuis longtemps, comme au siècle dernier ou celui d'avant, le voilà désormais qui rivalise avec les qualifications des ingénieurs.

En effet, le conservateur-restaurateur en archéologie peut revendiquer son ingénierie, il en a même le devoir, au regard de ses nombreuses années d'études (cinq) nécessaires à l'exercice de sa profession. Un siècle et demi sépare le restaurateur-ouvrier et l'ingénieur en conservation-restauration. Mais c'est surtout son premier siècle d'exercice qui voit les profonds changements qui vont transformer une activité accessoire en discipline reconnue, le fameux tournant XIX^e-XX^e siècle.

Cet ouvrage propose de raconter cette histoire où tout a commencé pour l'archéo-conservation-restauration. Pour cela, il faut un contexte, un décor, des personnages, et surtout des faits. C'est pourquoi cet ouvrage se base sur l'histoire d'un atelier, dans un musée national, avec d'illustres figures de l'archéologie nationale, et comme sources historiques des objets et des archives. En tant qu'héritière de cet atelier au moment où sont écrites ces lignes, j'aime croire qu'il m'est légitime de raconter cette histoire-là, à partir de ma recherche doctorale réalisée entre 2011 et 2017, au sein du musée d'Archéologie nationale.

Ce texte propose d'apporter un autre éclairage sur l'histoire de l'archéologie et l'histoire des institutions. Il a également pour ambition de faire connaître et reconnaître l'histoire d'une profession singulière, avec des compétences et des pratiques fondamentales pour le patrimoine et la recherche et qui sont, j'en ai la conviction, un véritable enjeu pour l'archéologie, cette science incroyable qui a tant de potentiel.



1. Musée des antiquités nationales. Premier étage. Salle XIII.